

Tempérer l'abus

Silvie Brouillette

Numéro 4, 2007

Roulottes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillette, S. (2007). Tempérer l'abus. *Biscuit Chinois*, (4), 46–55.



Silvie Brouillette

Dans la vie comme dans son autobus, elle aime écouter et raconter des histoires. C'est ce qui l'a dirigée tout naturellement vers la nouvelle. Elle écrit de plus en plus, mais sait aussi s'arrêter aux stops et aux terrasses quand il le faut.

tempérer l'abus

À mon grand-père Rémi.

Chapitre mise en situation

TOUT JEUNE, J'AI FAIT DE ROBERT mon unique ami. Pendant toutes mes années de primaire, j'ai caressé ses flancs jusqu'à le connaître presque par cœur. Si j'avais su qu'il me mettrait à dos la fille que j'aime, je l'aurais brûlé vif. Plus tard, c'était trop tard. *Le Petit Robert* m'avait ensorcelé. J'avais, j'ai, l'obsession du mot juste, celle qui pousse à l'extrême. Une assuétude qui déclenche souvent le malaise. Chez les autres, pas chez moi. Moi, c'est en nommant que je vis. Cependant, les gens ont des blocages et des inhibitions que ma parole libre et sauvage heurte involontairement. Je n'ai souvenir d'aucune conversation où on ne m'ait demandé de me taire à un moment ou un autre.

J'ai l'intime conviction que notre culture ne valorise pas tellement le discours. J'aurais probablement été plus à ma place en Grèce antique. Ici, il n'y en a que pour les démagogues; les vrais penseurs sont méprisés. Quand j'essaie de me taire, le monde prend une dimension abstraite et rebutante. À l'instar d'un vieux ou d'un demeuré, il me faut parfois parler tout seul, histoire de remettre un peu d'ordre dans l'univers, ou de constater verbalement que tout est à sa place.

Les grands avaleurs de sabres ont tous été de petits mangeurs de sable.

Chapitre complications

— Tannée, écoeurée, overdosée, me lança-t-elle, laconiquement.

— Oui, oui, j'entends, mais ne comprends pas exactement. Explique, développe. Si ta pensée était une rivière limpide dans laquelle tes mots nageaient avec fluidité...

Elle me coupa.

— Ta yeule ! Ferme-la !!

Silence. Puis elle enchaîna.

— Te rappelles-tu, la dernière fois qu'on a baisé, ce que tu m'as dit ?

— Euh, non... le feu de la passion me fait parfois perdre le logos.

— Kossé, là ?

— Le logos : la parole et la raison...

Évidemment, je mentais. Je me rappelais très bien cette étrange scène où Jacinthe m'avouait dans un spasme qu'elle « allait venir ».

Le problème, c'est que je déteste les expressions toutes faites et les approximations intellectuelles. Alors, je me permis de lui demander : « Mais où ? Comment ? Avec qui vas-tu venir ? Et par quel moyen de transport t'y rendras-tu ? » Elle me repoussa violemment et se mit à pleurer.

Jacinthe avait des choses importantes à me dire ce jour-là. Je fis donc des efforts colossaux pour me taire, ne pas contredire ce qui me semblait pure affabulation de sa part.

Elle avait toujours cru que c'était à elle de s'adapter, mais maintenant elle voyait clair. Elle avait pensé au début que j'étais un homme sensible en raison de ma façon de tout dire. Maintenant, disait-elle, ça la « gossait » vraiment. « Le logos, et la diarrhée verbale », elle en avait sa claque.

Elle voulait un gars qui lui laisserait terminer ses phrases et ses orgasmes sans l'interrompre.

Désarçonné par tant d'agressivité et d'incompréhension, je lui demandai :

— *Consummatum est* (tout est consommé), c'est ce que tu me dis ? (J'avais un peu appris le latin.)

— Je décrisse ! me coupa-t-elle. C'est ça que je te dis.

Et son geste éclaira le sens de ses paroles.

Je suis comme ça depuis tout petit : une vraie machine à parler. Une mécanique qui s'alimente d'elle-même, impossible à débrancher. Mon père disait souvent que je parlais tellement que la tête lui dévissait. C'est peut-être pour ça qu'il avait des problèmes de colonne vertébrale.

À dix-sept ans, au lieu d'embrasser des filles ou de faire du scooter, je griffonnais des sonnets sur des feuilles mobiles. Lorsque j'avouai mes velléités de poète à mon père, il m'offrit, en guise de réponse, un soufflet si fort que mon souffle en fut coupé. Lui, qui vivait du soutien de la CSST depuis douze ans, avait de plus grandes ambitions pour son unique enfant. Ça a été un affront de trop; celui qui fait détalier le chat au loin, pour toujours. L'orgueil, plus que la joue, frémissant de douleur, je fis mes bagages et partis à la conquête de ma vie. Mais d'abord, il me fallait assurer ma survie. La queue entre les jambes, j'allai quémander du travail au meilleur ami de mon père, un gros bourru, gérant d'une fourrière pour animaux abandonnés.

La première année, je dus partager un minuscule appartement avec Marco, une vague connaissance de la polyvalente. Malheureusement, j'avais trop besoin d'espace mental et lui écoutait trop de heavy métal; l'expérience tourna au fiasco. Mon plan était de travailler pour me sustenter et d'étudier à temps partiel pour devenir poète gouvernemental. J'avais ouï-dire qu'un tel métier existait et je me sentais hautement qualifié pour le faire. En fait, je

ne me sentais investi d'aucune autre vocation. Je me rendis vite compte que l'école n'offrait pas cette option, et mon destin bifurqua vers d'autres horizons. Rien de tragique dans ce revirement, car j'adore finalement mon métier. Les animaux ont des caractères si francs et affectueux qu'ils compensent de mille manières le statut social et le salaire des employés de fourrière.

Le soir où Jacinthe m'a quitté, cependant, ça avait été une mauvaise journée. On aurait dit que tous les animaux s'étaient donné rendez-vous pour se faire maltraiter, abandonner, ou frapper par des voitures. C'était un de ces jours où j'aurais bien échangé mon gagne-pain contre un travail chez Ikea. Les étagères en morceaux, elles, ne font pas si mal à regarder.

On dirait parfois que le malheur veut prendre toute la place. Ça a duré quelques années pour moi. Dès que je voyais des couples amoureux dans la rue ou à la télé, j'en devenais malade de dégoût. À la manière d'une aversion alimentaire, la vision de l'amour provoquait en moi des haut-le-cœur incontrôlables et violents. Heureusement, je n'avais pas beaucoup d'amis en couple parce que je n'avais pas d'amis, point. En ce moment et depuis un bon bout de temps, vous vous dites peut-être : « Il l'a bien cherché. Qu'est-ce qu'il attend pour consulter ? » Un peu de patience, j'allais y arriver.

Chat pitre piteux

Un sous-sol de banlieue, quelques gamins et leurs parents réunis autour d'un gâteau d'anniversaire. Maxime m'offre un présent emballé dans un joli papier brillant. C'est une agrafeuse. Je suis ému. C'est la première fois qu'un camarade m'offre un cadeau. Mes lèvres fébriles tremblent en essayant d'exprimer ma gratitude. Je me rappelle encore

en quels termes elles l'ont fait, ou à peu près : « les agrafes sont les liens qui tiennent les gens entre eux. On n'a jamais assez d'agrafes, car on a jamais assez d'amis ou de famille autour de soi. Quand on ne fait pas attention, les liens sont comme des feuilles mobiles qui partent au vent. La brocheuse a été inventée pour les en empêcher. » Maxime marmonne quelque chose comme « Les nerfs, c'est juste une brocheuse... » Sourires mal à l'aise des parents. Tentatives exagérées de ma mère pour créer une ambiance festive. Puis, départ précipité des convives. Je termine l'après-midi comme d'habitude, en parlant à mon chien.

Même avec le recul, j'en ai encore des frissons dans le dos.

Mon psy me pose plusieurs questions sur Maxime. Comme si c'était lui la cause de mon malheur. Il semble croire que j'en étais amoureux. Je m'oppose féroce­ment en lui expliquant que c'est plutôt l'agrafeuse qui est porteuse de sens dans cette histoire. Et l'amitié aussi, qui manquait cruellement au jeune garçon que j'étais.

Devrais-je à ce stade avouer que moi-même je m'étourdis ? Tout ce verbiage incessant, cette logorrhée spasmodique qui ne mène nulle part. La consommation de lithium a calmé mon humeur colérique, mais pas la fièvre dans mon larynx. Je parle toujours, seulement un peu plus lentement. Tout ce que mon thérapeute veut me faire comprendre, c'est que j'ai un problème qui peut me handicaper socialement. Cependant, mon handicap me définit et d'une certaine manière, j'y tiens. Il me rétorque qu'il n'y a rien de mal à s'exprimer, c'est l'abus en toute chose qui est néfaste. « C'est à cela que nous travaillons monsieur Tanguay : tempérer l'abus. » À bout d'arguments pour le convaincre du non fondé de la médication, je finis par lui demander :

Il y a fort à penser que vous avez tort de croire.

— Mais que serait Cyrano sans son nez gigantesque ? Jean Charest sans ses cheveux, Chantal Petitclerc sans sa chaise roulante ? ! J'ai possiblement, comme vous dites, le syndrome de la Tourette mais je l'assume. Et les autres l'accepteront et m'aimeront comme ça !

Il a l'air sceptique.

— Si vous parlez des chiens et des furets, oui, bien sûr, ils l'accepteront. Mais en ce qui a trait aux hommes, ils sont beaucoup plus sélectifs dans leurs rapports.

Il avait raison, cet ergoteur. Je les détestais, lui et toute sa bande. Tous ceux qui, en station debout, se permettaient de juger leurs semblables. J'avais un besoin cathartique de lui expliquer en détail pourquoi je haïssais tant l'humain, sa lâcheté crasse. Nous dûmes écourter la séance cependant, car mon thérapeute avait un rendez-vous urgent.

Quand je sortis dans la soirée chaude, les gens s'attardaient sur les trottoirs, discutaient, se touchaient impunément. J'avais l'impression d'avoir un furoncle à la place du cœur. Et quoi de mieux pour soigner un furoncle que l'alcool ?

Chat pitre gris

Je me demandais combien de whiskys et de bières j'avais bien pu ingurgiter. Comme si elle avait lu dans mes pensées, la serveuse me lança : « En veux-tu un quatrième ? »

Aussi étonné qu'éméché, j'osai lui demander : « Vous comptez toutes les consommations de vos clients comme ça ou vous trouvez que je bois trop ? »

N'ayant pas l'habitude du zinc, je n'avais jamais eu de conversation avec une serveuse et n'aurait pas cru en ntamer une avec autant d'aisance.

— Oui, c'est une maladie. Un syndrome si tu préfères.

— Raconte, tu m'intéresses. », la tutoyais-je à mon tour.

— Ben, je fais ça depuis que je suis jeune, là. J'compte toute. Combien de biscuits je mange dans la semaine, combien de... combien de fois ma brosse à dents peut frotter sur ma molaire gauche pendant un brossage normal, combien de rayures tu as sur ton chandail – quatorze –, ce genre de choses. C'est vraiment tannant.

Puis elle sourit de toutes ses dents.

Les effluves sombres de l'alcool avaient quitté mon système, comme aspirés par les yeux de cette jolie jeune fille qui avait l'air si bien dans sa peau, nonobstant son accent du Saguenay. Était-il là le secret ? S'accepter, rire de soi, faire de sa maladie un aparté cocasse ?

Je me retins de lui faire part sur le champ de mon syndrome. Il valait mieux y aller en douceur.

Elle s'éloigna quelques instants pour aller servir une table ou trois rustres l'appelaient par son prénom : Émilie.

Je me remis à respirer normalement lorsqu'elle revint. Elle avait l'air perdue dans ses pensées. J'eus l'audace de lui demander ce qui la taraudait.

— J'ai neuf verres à laver, dix-sept minutes avant de finir et zéro personne qui m'attend chez moi. »

Je ne m'étais jamais, à proprement parler, fait draguer dans ma vie, mais j'eus à cet instant le sentiment d'une certaine ouverture. D'une possibilité à explorer. Je lui commandai une eau minérale; l'idée d'affronter la réalité me semblait subitement tentante.

Épilogos

Vingt-huit orgasmes (d'après les calculs d'Émilie) et quelques semaines plus tard, je suis couché dans le lit *king size* qui prend toute la place dans sa minuscule chambre.

Tous nos vêtements sont rangés sur des tablettes autour et quand je me lève le matin, je me frappe la tête à tout coup, ce qui la fait rire aux éclats. Curieusement, il n'y a pas de querelles entre nous. Seulement une tendresse inouïe, une connexion immédiate, un golden retriever et deux chats. Ça fait beaucoup pour une si petite roulotte, mais je n'imagine pas mieux que tous ces abus conjugués entre nous. Qui plus est, j'emploie mes jours de repos à la construction d'une extension à notre maison mobile. Émilie l'appelle déjà notre jardin d'hiver. Mon père est mort la semaine dernière. Il m'a laissé une longue lettre dans laquelle il dit regretter bien des choses. Aussi, connaissant mon amour des animaux – il est persuadé que je l'ai hérité de lui –, il m'a légué son vieux Saint-Bernard.

Votre chance est au bout du corridor à gauche.